TEMPERATURE

Du 31 octobre 1904.

Baromètre de E. et L. Claudel, Opticiens No 121 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h du matin..	64	18
Midi.....	74	23
3 P. M.....	74	23
6 P. M.....	72	22

M. DELCASSÉ.

M. Delcassé, ministre des affaires étrangères de France, tient incontestablement aujourd'hui une des premières places parmi les hommes d'état du monde. Non seulement il a survécu à tous les bouleversements si fréquents il y a quelques années à Paris, mais il s'est créé une telle situation dans la politique française qu'il ne serait pas même question d'un autre chef de chancellerie en cas de crise ministérielle.

Si le cabinet Combes venait à tomber demain sur une question quelconque l'homme d'état que le président Loubet chargerait de former un nouveau ministère aurait avant tout à laisser M. Delcassé à la direction de la politique étrangère de la France.

M. Delcassé n'est plus considéré comme un homme politique que les circonstances ont porté au pouvoir : il constitue aujourd'hui un des rouages sans lesquels la machine gouvernementale française ne fonctionnerait plus avec cette douceur et ce charme qui font que sans éclat, sans forfanterie, sans "humbug," la voix de la France est écoutée avec déférence, avec respect, par les plus puissantes nations du monde.

On n'acquiert pas une autorité comme celle que possède M. Delcassé sans avoir fait ses preuves. Ce fils de l'Ariège, à la fois gascon et languedocien, presque inconnu il y a dix ans, alors qu'il faisait ses débuts sur les hautes scènes politiques en qualité de sous-secrétaire d'état, s'est révélé immédiatement un politique avisé, ayant une vision claire des besoins de son pays et une conception très vive de la voie à suivre pour arriver au but qu'il s'était tracé.

Avant d'être porté au pouvoir il avait défendu à la tribune de la chambre, comme député de Pamiers, l'intérêt et la nécessité de la colonisation pour la France, et c'est lui qui encouragea les fameux explorateurs qui en ces dernières années ont augmenté si considérablement son domaine colonial. Puis il élargit son horizon et songea à faire de son pays l'apôtre de la paix universelle. Il a réussi jusqu'ici dans toutes ses entreprises.

Non seulement il a pu conclure des conventions d'arbitrage avec plusieurs puissances, conventions qui ne sont évidemment pas un préventif infaillible de la guerre, mais qui en diminuent pas moins les causes, mais il a aussi aplani bien des difficultés internationales, réconcilié des pays prêts à en venir aux mains. Nous n'en voulons pour preuve que l'accord qu'il rétablissait hier entre la Russie et l'Angleterre à propos de l'incident dangereux de la Mer du Nord.

Ne faut-il pas que M. Delcassé inspire une confiance peu commune pour que des puissances comme la Russie et l'Angleterre s'empressent de suivre ses conseils et s'en remettent à sa sagesse.

Si la France peut être fière de posséder un tel fils, le monde entier peut s'incliner devant lui, car il est à la fois un grand Français et un bienfaiteur de l'humanité.

L'Entente Cordiale

DANS LA

"Continental Anglo-American Medical Society."

On nous prie de reproduire l'article suivant para récemment dans le "Figaro" de Paris :

Au retour d'Angleterre, où l'élite de notre corps médical français a accompli un voyage vraiment triomphal, et à l'heure même où une malheureuse et regrettable mésentente semble régner dans son sein, il nous paraît intéressant de relater ce qui vient de se passer dans une corporation médicale, composée de plus de 200 praticiens anglo-américaine, exerçant sur le continent. Cette importante société tenait sa réunion annuelle avant-hier. Après les préliminaires d'usage, un de ses membres, le docteur J. Rivière, de Paris, a proposé que le télégramme suivant fût envoyé à sir William Broadbent, baronnet, président à Londres du Comité de réception des médecins français :

"Les membres de la "Continental Anglo American Medical Society" présents à leur annuel meeting, se considérant le lien naturel entre leurs confrères anglais et français, acclament la présente Entente cordiale."

Cette motion fut votée à l'unanimité.

Les docteurs Vale, Harden, Cree : le premier, Anglais, exerçant à Arcachon ; le second, Ecossais, exerçant à Paris ; le dernier, Irlandais, pratiquant dans cette même ville, ont proposé que la présidence du banquet, qui devait suivre la réunion, fût donnée à leur confrère Rivière, qui par sa double origine française et anglaise, semblait plus particulièrement désigné pour porter le toast à l'Entente cordiale.

Ce dernier déclina cet honneur et, en l'absence de l'Honorable docteur Herbert, retenu à Londres, pria son distingué compatriote, le docteur Dupuy, ancien collaborateur de Brown-Séquard, originaire, comme lui, de l'ancienne Ile de France, de bien vouloir accepter la présidence.

Au dîner, se trouvaient réunies plusieurs notabilités du corps médical français et quelques personnalités marquantes de la colonie étrangère, entre autres :

— Me Edgar Gallet, ancien juge au Tribunal de la Seine, avocat anglais, à Paris ;

M. Main, directeur de "The English and American Gazette" ;

Docteurs Cree, Harden, Bull, Mazery, Hogg, de Christmas, Thyssen, Marucheau de Chanaud, Robinson, Ramonede, Bowdler, Sataud, Turner, de Paris ;

Docteur Vale, d'Arcachon ;

Docteur Douty, de Cannes ;

Docteur Mills, de Langenschwalbach ;

Docteur Hoet, de San Remo.

Après les toasts portés par le sympathique président au Roi, au Président des Etats Unis et au Président de la République française, le docteur J. Rivière a bu à l'entente cordiale en ces termes :

Messieurs, chers confrères,

Il y a aujourd'hui juste une année, dans cette même enceinte, au milieu de nombreux confrères et amis, qui avaient bien voulu me témoigner leurs sympathies, nous nous réjouissions de l'heureuse coïncidence qui faisait acclamer, à la même heure, dans le domaine économique, comme sur notre terrain confraternel, les bienfaits de l'Entente cordiale.

A ce sujet, l'organe le plus ancien de la colonie britannique, publié à Paris, le "Daily Messenger" insérait un article intitulé "De l'entente cordiale dans le domaine scientifique".

C'est avec plaisir que je constate que les organes français d'opinions les plus diverses prônent aujourd'hui, cette entente, qui, en ce moment même, s'affirme avec tant d'autorité.

Nous nous sommes toujours réjouis de voir notre dîner annuel, alternativement présidé par une sommité médicale française, anglaise ou américaine. C'est ce qui nous a valu le grand honneur de voir à cette place la plus grande lumière médicale contemporaine, j'ai nommé le professeur Lancereaux, et sir William Broadbent, baronnet, aujourd'hui président du Comité d'organisation de la splendide réception qui est faite à Londres à nos confrères français.

Les membres de "The Continental Anglo American Medical Society" ne sauraient rester indifférents devant les sympathies qui rapprochent les praticiens de ces deux pays.

Nos sentiments, le caractère même de notre profession, nos rapports journaliers avec des personnes de toutes nationalités, nous font lever, avec joie, notre verre, non seulement à l'entente confraternelle, mais à la grande entente anglo-française et à la plus grande entente internationale dont les conclusions définitives seront bientôt adoptées aux Etats-Unis, cette terre de Liberté et de tous les Progrès.

Nous buvons à l'Entente cordiale !

Ces paroles si réconfortantes viennent à leur heure, quand on songe que, par une fatalité inexplicable, c'est aux moments mêmes où nous sommes représentés à l'étranger, que surviennent, chez nous, des dissensions intestines.

Sans vouloir rappeler ce qui s'est tout dernièrement produit au sujet de notre représentation à l'Exposition de Saint-Louis, nous ne pouvons nous empêcher de déplorer ce qui se passe en ce moment au sein de notre corps médical français et de regretter vivement cette lutte entre deux clans, officiels et indépendants, qui, l'un comme l'autre, comptent des hommes éminents, à grande initiative et à expérience éprouvée.

Avec quelle tristesse le grand public et les infortunés malades, sur le point de choisir un médecin, doivent assister à cette lutte ?

N'est-ce pas en particulier, écœurant de voir traîner, devant l'opinion publique, la réputation de cet excellent professeur Fort, qui enseigna l'anatomie à plusieurs générations de médecins et dont les succès opératoires se comptent par milliers ?

Et cela, pourquoi !

Pour avoir laissé, une fois dans l'estomac, et une fois dans la vessie, un petit bout de caoutchouc, facilement éliminable et provenant d'un défaut de la construction des appareils, alors qu'il est arrivé aux plus grands chirurgiens de laisser dans la cavité péritonéale, pinces, éponges et serviettes ! ...

Cet acharnement, qui persécute en ce moment certains noms, tiendrait-il à l'autorité qui s'attache à l'initiative privée, ou simplement au mérite ?

Nous réclamons un peu de tolérance, et surtout de justice, de la part des deux partis, officiels ou non.

Que l'opinion ne s'établisse pas définitivement dans notre France libérale et généreuse que l'Académie de médecine est le temple de quelques uns, qui s'en font un tremplin au détriment même de la masse des savants composant cette assemblée d'élite. B.

EPAVES D'AMOUR.

Sous des bouquets de fleurs défraîchies,
Sous des boucles de cheveux blonds,
Cheveux soyeux, ténus et longs
De têtes ...aujourd'hui blanchies
J'ai trouvé poussiéreux, terni,
En un vieux cadre doré,
Son pauvre miroir égaré
Qu'entoure du velours jauni :
Et j'y ai regardé....croyant
Qu'il avait conservé l'empreinte
De son doux sourire de Sainte
Sur ses lèvres pures d'enfant !
Mais je n'ai vu dans son miroir
Que mon front....sous des cheveux gris
Et mes yeux n'ont plus voulu voir.
Et les larmes les ont remplis.

LE TRANSSIBERIEN.

Un négociant français qui se trouvait dernièrement en Mandchourie, écrit au "Temps" :

Il ne passe que des militaires sur le Transsibérien. Quelques civils égarés s'y trouvent parfois marchands de comestibles, commissionnaires en champagne ; et ces civils, tout incompétents qu'ils soient par nature, regardent autour d'eux, observent, interrogent, amassent de ci, de là, des impressions et des jugements.

Permettez à l'un d'eux, qui séjourna assez longtemps près du théâtre de la guerre et qui n'y est plus maintenant, de vous faire part de sa petite cueillette.

Les gens savants ont écrit et écrivent encore de très fortes études sur le Transsibérien, sur sa puissance théorique de transport. J'entendis, l'autre jour, un haut ingénieur, un polytechnicien russe, se livrer devant moi à d'éblouissantes déductions. "Etant donné, disait-il (la paume de la main ouverte pour laisser fuir les vérités), étant donné l'écartement des points de garage et la vitesse moyenne des trains, on peut déterminer rigoureusement combien de trains il passe chaque jour. Nous tenons là les deux facteurs déterminants....déterminants, répétait-il en insistant. Et si nous faisons varier l'un des deux, le produit changera en proportion. Eh bien ! nous ne toucherons pas à la vitesse, nous n'y voulons pas toucher ; mais nous doublerons, nous avons doublé les points de garage. Donc, le résultat sera de même doublé !"

Et l'homme continua ainsi longtemps, achevant de tirer son feu d'artifice.

Or, il ne s'agit pas de savoir ce que le Transsibérien "peut" transporter ; il ne s'agit pas d'écouter des rapports officiels souvent très mensongers ou les dires de voyageurs enthousiastes qui, ayant croisé dans des trains militaires sur leur chemin, racontent que le Transsibérien fait merveille. Une seule chose importe à la guerre, c'est dans le pays où elle a lieu.

Pour arriver à établir une moyenne juste, il faut que l'observation porte sur un temps assez long. En effet, les apports en hommes du chemin de fer sont loin d'être réguliers : pendant huit, dix, quinze jours même, il n'amène pas un seul homme, soit par suite d'une interruption accidentelle, comme c'est arrivé au printemps, soit parce qu'il ne vient que des trains de vivres et de munitions. Puis, après cet arrêt, c'est un vrai déboulis de troupes !

Quand eut fini le 4e corps des réserves sibériennes, arrivèrent plusieurs brigades de cavalerie, cosaques du Caucase, cosaques d'Orenbourg, cosaques de l'Oural. Le 10e corps de l'armée russe, commença de venir vers le "20 juin" ; à la suite le 17e. Le 5e (réserves de Kazan) passait quand je partis. Le "25 août" (à un jour près) il devait être arrivé tout entier. Donc, du 20 juin au 25 août, en soixante-six jours, le Transsibérien a amené trois corps, soit un corps en "vingt-deux" jours. Si l'on compte le corps à 40,000 hommes, on voit que "le chemin de fer a porté 1,800 hommes par jour". Encore doit-on dire que, dans cette période, le chemin de fer n'a pas amené que des hommes. Entre le 17e et le 5e corps, il y a eu un intervalle de plus de douze jours, pendant lesquels il n'est venu que des munitions et des vivres. Quelques jours ont été pris par le transport de canons supplémentaires ; quelques jours encore par des mouvements de troupes, sur le lieu des hostilités. On peut évaluer à "dix-huit" au moins, le nombre de jours perdus ainsi pour le transport des troupes.

Ces chiffres sont assez rassurants. Le Transsibérien est en progrès. La moyenne obtenue dépasse ce que les gens qui savent avaient prédit. Est-elle susceptible d'augmenter encore ? Je ne le pense pas. Le Transsibérien pourra transporter davantage, hommes et marchandises tout compris. Mais il n'amènera pas plus d'hommes, peut-être même en amènera-t-il moins, parce qu'il devra amener plus de marchandises. A mesure qu'augmentera l'armée, à mesure augmenteront aussi les besoins en vivres et munitions. Déjà, pour le chiffre actuel des troupes, on peut dire que le Transsibérien est pris un jour sur trois par les convois de marchandises. Ces convois devant être de plus en plus nombreux, cette proportion grandira nécessairement. Inkéou maintenant pris, rien ne viendra plus par le Sud ; les stocks considérables de vivres qui se trouvaient dans le pays s'épuiseront. Le chemin de fer devra tout porter.

Petites Annonces.

On lit dans un journal japonais :

"Je suis une très jolie fille. Mes cheveux ondulent comme les nuages. Mon teint a l'éclat et le velouté de la fleur. Mon visage est mobile comme la feuille du saule pleureur. Mes yeux bruns sont pareils à deux croissants de de lune. J'ai assez de biens pour traverser la vie avec mon époux, heureuse et ma main dans sa main, pour contempler avec lui les fleurs pendant le jour et la lune, la nuit. Si cette annonce tombe sous les yeux d'un homme intelligent, aimable et de belle tournure, je veux m'unir à lui pour la vie et reposer avec lui, plus tard, dans un tombeau de marbre rouge."

Chaque jour, les gazettes nippones publient un très grand nombre d'annonces matrimoniales où les demoiselles japonaises décrivent, dans ce style engageant, leurs jeunes visages émerveillés. On ne s'étonnera point que, dans la seule année dernière, il se soit célébré au Japon 346,000 mariages. Aucune des épousées ne comptait plus de vingt-deux ans ; les plus jeunes en avaient quinze.

THEATRES.

TULANE.

Les deux premières représentations de "The Forbidden Land" au Tulane ont obtenu un tel succès qu'on peut en toute sécurité prédire une des semaines les plus fructueuses de la saison à ce théâtre.

L'opéra comique qui a le titre alléchant de "The Forbidden Land" a incontestablement plu à notre public. Il est très bien fait et la musique en est très agréable.

Il est en outre joué par des artistes qui, sans aucun doute, feraient accepter des pièces de bien moindre valeur.

Il faut citer entre autres Gus. Weinburg, un comedien de grand mérite, William Cameron, qui n'a pas moins de talent, W. H. Clarke, un excellent acteur doué d'une remarquable voix de basse, Joseph A. Phillips, un ténor qui a fait d'immenses progrès depuis son apparition à la Nouvelle-Orléans il y a quelque temps dans Florodora, Hugh Flaherty, comique digne des plus grandes scènes.

Le Tulane sera fréquenté plus que jamais cette semaine.

CRESCENT.

"Busy Izzy" est une jolie comédie musicale qui ne rapporte tout pour devenir populaire. Elle l'a été partout où elle a été jouée et elle a retrouvé à la Nouvelle-Orléans la même vogue que les années précédentes. Du reste, cette comédie artistement agrémentée de chansons et de chœurs exécutés par de jolies personnes est exceptionnellement amusante. Elle plairait même si elle était interprétée par des artistes ordinaires. Aussi n'est-il pas étonnant qu'elle a été accueillie avec beaucoup d'enthousiasme au Crescent. George Sidney, qui tient le principal rôle, est incontestablement un des meilleurs comédiens de la scène américaine, et il est entouré d'une troupe dont chaque unité est marquante.

Il faut citer surtout Fred Wyckoff, Charles Lamier et Carrie Weber dont le talent est hors de pair.

THEATRE GREENWALL.

"Why Women Sin" est une comédie qui se rapproche beaucoup du drame par les situations qui s'y succèdent, au grand plaisir, d'ailleurs, des spectateurs dont l'intérêt est éveillé dès le début. Elle est fort bien jouée par la troupe qui occupe cette semaine la scène du Crescent.

Pas un seul trou dans le personnel, pas un artiste qui ne soit absolument remarquable dans le rôle qui lui est dévolu.

Aussi toutes les beautés de cette pièce, et elles sont nombreuses, sont-elles mises en relief avec art.

Frank E. Camp est d'un naturel frappant dans le rôle de Pemberton, le mari qui aime sa femme mais s'en occupe guère et paraît indifférent. Mlle Janet Ford, Dorothy Pemberton, lui donne la réplique avec un art qui électrise la salle.

C'est un succès peu commun que tient le théâtre Greenwall.

ORPHEUM.

Les phoques de Webb qui ont débuté hier soir à l'Orpheum sont véritablement extraordinaires : ils dansent, ils jonglent, ils jouent la comédie et la musique leur est familière. Et chose étonnante, ils semblent eux-mêmes s'intéresser à ce qu'ils font, comme de véritables acteurs.

Toute la Nouvelle-Orléans voudra voir les phoques de Webb.

Mais il y a d'autres attraits à l'Orpheum cette semaine : d'abord l'athlète Thelnar qu'accompagne Miss Edna Tempest, elle-même de première force, puis Augusta Glose, qui débite avec beaucoup de charme un monologue musical, Hardie Langdon et sa troupe qui jouent un pièce intitulée "Les duels de toutes les nations", la famille Sully qui joue une amusante comédie "La Lune de Miel Interrompue", Al Shean, un Allemand qui dit fort bien le monologue, Fox et Clark qui se distinguent dans "La Fontaine de Jouvence", etc.

Il y a à l'Orpheum plus qu'il n'en faut pour passer une bonne soirée.

GRAND OPERA HOUSE.

M. Fourton, directeur du Grand Opera House, pourrait avec profit faire agrandir son théâtre, car à chaque représentation on s'y presse à un tel point qu'il n'y a plus une seule place de libre dès le lever du rideau. Cette vogue s'explique parfaitement.

La troupe qu'a formée M. Fourton est si homogène, si remplie de talents, elle a donné depuis l'ouverture de la saison tant de preuves de son habileté à jouer tous les genres avec un art consommé que quelle que soit la pièce qu'elle affiche les amateurs de théâtre sont sûrs de passer un jour d'un spectacle agréable au "Grand".

Les artistes sont invariablement applaudis, mais leur succès prend des proportions gigantesques quand ils interprètent une pièce de la valeur de "The Christian", l'œuvre maîtresse de Hall Caine.

Il est certain que pas un siège ne restera vacant cette semaine au théâtre de la rue du Canal.

L'ESPRIT DES AUTRES

Entre copains.

—Dis donc, mon vieux, tu viens de toucher de l'argent ?

—Oui, un peu.

—Prête-moi donc un louis.

—Impossible ! C'est tout en pièces de cent sous.

Un Sommeil Réparateur Vient après un bain avec le

Savon Sulfureux de Glenn

Il calme, tout en nettoyant. Ses propriétés médicinales débarrassent la peau de toutes ses impuretés. Les éruptions, brûlures, coupures, dartres farineuses, cèdent rapidement à son action curative.

AVIS — Le Savon Sulfureux de Glenn (le seul "original") est incomparable et merveilleux dans son effet réparateur. N'en prenez pas d'autre des pharmaciens.

5 mais—1an—sam mar

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 49 Commencé le 13 Sept 1904

LA DÉLAISSÉE

GRAND ROMAN INÉDIT.

Par Georges Maldague.

DEUXIÈME PARTIE

Le Calvaire de l'Enfant.

II

Suite.

" Votre mari s'est contenu, là où aucun homme peut être à sa place n'eût gardé son calme ni sa dignité.... Mais rendez vous compte malheureuse, qu'un rien, qu'une étincelle, pourrait faire de lui un furieux, un démente....

" Estimez-vous heureuse que tout à l'heure il n'ait eu qu'un geste de violence, celui qui l'a fait vous jeter contre ce meuble, ou vous vous êtes heurté la tête.

" Toute la force morale d'un homme peut sombrer en une telle circonstance.... ce qui est indispensable pour le moment c'est que vous ne vous retrouviez point en présence.

—Je vais m'enfermer dans ma chambre, avec ma fille.... Mais si je fais cela.... les domestiques se douteront.... ils se doutent déjà, peut être....

Une sonnerie arrêta la fin de cette nouvelle dénégation, sur les lèvres de madame Hurrayre.

C'était celle du téléphone.... l'insensible délateur dont elle ignorait la trahison....

Machinalement elle alla à l'appareil, et, le récepteur à peine à l'oreille, eut une exclamation.

—Grand'mère est malade !

—Madame de Saint Hermant ! exclama le baron de Junieux.

S'approchant à son tour, pour prendre le second récepteur :

—Vous permettez ?

—Faites, répondit Sabine, dans un clignement de paupières

La femme de chambre de la duchesse parlait hativement.

— Oui madame.... Madame la duchesse, qui se plaignait depuis le matin, de violentes douleurs du côté gauche, vient de tomber sans connaissance.

" J'ai téléphoné à trois docteurs.... l'un était chez lui....

" Il accourt.

—Moi, aussi j'arrive !

Et Sabine, qui aimait cette aïeule qui l'avait élevée avec toutes les gâteries d'une grand'mère, toute l'indépendance, qu'elle gardait pour elle-même, et qu'elle laissait jadis à sa fille, s'élança vers la porte qui faisait communiquer le boudoir avec sa chambre.

Le hasard se charge d'arranger bien des choses

Le conflit, entre le mari et la femme, dont l'éminence effrayait le vieillard, était évité

En effet, dix minutes plus tard, madame Hurrayre, qui n'avait qu'à monter dans le coupé, l'attendant — d'après l'ordre de son mari — devant le perron, sortait de l'hôtel de la rue de Berri.

Le baron de Junieux entrait, sans prévenir, dans le cabinet de l'industriel.

Il trouva ce-ci, dans sa pose affaissée, les coudes allongés sur son bureau, avec l'aspect douloureux de l'être atteint par un choc duquel il ne se relèvera pas.

M. de Junieux lui toucha l'épaule.

Il ne bougea point.

Et, à une seconde pression, à la fois ferme et douce du vieillard, il vibra comme s'il était reçu un choc galvanique.

—Du courage, mon ami ; il est de terribles heures dans la vie.. j'en ai subi, moi.... Moi que vous voyez devant vous, et qui atteins, avec la neige de mes cheveux, au seuil de l'inconnu... où entre peut-être en cet instant la duchesse de Saint Heomant..

Alexandre Hurrayre fit un geste violent.

—Ne prononcez pas ce nom... rien qui se rattache à elle..... rien, ni personne !

—Cependant il faut que je vous dise.... la duchesse se meurt, est morte, qui sait, à cette heure.

—La duchesse ?

—On le téléphone à l'instant .... Vous savez qu'elle a eu déjà plusieurs crises d'angine de poitrine.

—Je sais....

—Et qui dit que celle-là n'est pas la dernière.

Alexandre se leva.

Ce fut lui qui mit la main sur l'épaule du vieillard.

—Vous êtes un honnête homme, vous, M. de Junieux.... Avouez que l'on n'épouse pas, fût-elle Hoyaumont, en même temps, une petite fille de la duchesse de Saint Hermant

Une rougeur monta au visage fin et distingué du baron.

—J'ai été un adorateur fervent de la duchesse, avec qui ma parenté était une parenté par alliance, répondit-il.... Mais je ne suis pas un oncle à la mode de Bretagne.

Je suis.... ami plus sûr du reste, plus dévoué, que le plus proche parent.

Le baron poursuivit :

—Ce fut le plus grand amour de ma vie.... j'en sortis tellement broyé, que j'en fus guéri .... Voici la duchesse arrivée, je le répète, et j'en ai peur, à la veille du grand départ....

" Peut être bientôt, sera-ce mon tour.

" Encore une fois, le souvenir qu'elle m'a laissé, est le plus cruel de ma vie....

" J'ai pardonné.

" Et si j'ai le courage de demeurer près d'elle, quand le souffle s'éteindra sur cette bouche qui m'a tant menti je sens qu'il ne me restera que le remords violent de la dureté avec laquelle, j'ai jadis fait tomber sur elle, mon mépris.

Les doigts nerveux d'Alexandre Hurrayre, se crispèrent plus fort sur l'épaule de M. de Junieux.

—Je sens où vous voulez en venir.... Mais vous n'êtes pas le mari, vous !

—Etre le mari change-t-il, la défection ?

—Oui.... parce qu'alors il y a eu serment.... parce qu'une femme qui a juré fidélité....

—Cette femme n'est qu'une créature, et la créature est pétrie, de contradictions et de faiblesses .... Mais ne discutons point.... quoique vous fassiez, vous vous vous rappellerez quelquefois mes paroles ; elles vous reviendront à l'heure grave où ce qui fut nous, va disparaître.

" La vie est trop courte, et trop triste, pour qu'on n'ait pas au cœur le pardon.

Alex s'éloigna du vieillard et étendant le bras, dans un geste violent :

—Le pardon.... jamais !

—Soit ! n'en parlons point....

" Sabine est partie chez sa grand'mère.... Vous venez d'entendre sortir le coupé.

—A-t-elle emmené.... l'enfant ?

—Non.... on n'emmène point un tout petit de quinze mois, au chevet d'une mourante.

" Voyons, je vous en prie maintenant, écoutez-moi..... Laissez ici, cette pauvre innocente.... Ne maudissez point une créature bien irresponsable celle-là ! et qui peut être votre sang....

—Taisez-vous ! pas ce mensonge.....C'est son portrait ! C'est lui !

—Les yeux....la couleur des yeux ! Mon pauvre Alex ! Y a-t-il dans une famille deux êtres ayant les mêmes yeux....Mais assez..... ne vous surexcitez pas davantage.....Que faites-vous ?

—Vous le savez, je pars !

—Pour Stenay ?

—Oui, avec mes fils.

—Bien, cela vaut mieux.

—De là-bas, je remettrai l'affaire entre les mains d'un avocat ....j'introduirai une instance en divorce.

—Vous réfléchirez, en tout cas, à tête reposée, vous verrez.

—A tête reposée !....Je ne serai je vous l'affirme en aucun temps, plus calme qu'aujourd'hui Je me demande si vous n'avez pas le droit, de me traiter de lâche !

—J'ai celui de croire, que nul homme au monde ne serait capable de déployer, plus de courage que vous n'en avez eu tout à l'heure....que vous n'en avez encore.

" Le meurtre reste un meurtre, quelle qu'en soit l'excuse, et l'homme ne cède qu'à une fureur de brute, lorsqu'il tue l'un des deux....quand ce n'est pas les deux complices.

—Merci.....vos paroles me sont précieuses, M. de Junieux ....Vous avez été, vous et mon cousin Hurrayre, vous êtes les amis, loyaux, qui en ne me cachant rien de la vérité, à l'heure où je vous la demandai, m'avez calmé, ramené à la saine raison ...

" Je céderai, dans la ligne à suivre, à mon impulsion personnelle....

" Au milieu de désespoir, du dégoût, ou découragement qui m'accablent, j'éprouve un soulagement à me sentir encore à cet instant maître de moi.